

Bah ! cela n'est pas difficile, j'ai chez moi un livre sur l'art du luthier dans lequel vous trouverez encore bien d'autres choses ! Par exemple, savez-vous composer les colles ?

— J'avoue que non. Je les achète.

— Vous pourriez les fabriquer au tiers du prix qu'elles vous coûtent. Mon livre en contient la recette. Enfin, pour piquer au plus court si vous voulez étudier votre partie, je vous prêterai les livres nécessaires et je vous ferai crédit pour les instruments indispensables. Mais il faudra travailler !

Les quatre derniers mots furent prononcés avec un soulignement de voix, de tête, d'yeux et d'épaule calculé pour produire un grand effet sur l'ouvrier.

— Ah ! monsieur, ne craignez pas ! J'ai attendu cette chance trop longtemps pour la perdre !

Bien entendu, continua le père Tranquille, je ne lui prêtai rien. J'attendis. Les hommes sont ainsi faits que tout ce qui leur vient facilement ne leur semble valoir que très-peu de chose. Il est bon de laisser travailler le désir, et l'homme s'impatiente.

Rancour s'impatientait apparemment, car un Dimanche il arriva chez moi tout drôle pour me rappeler ma promesse. Il voulait avoir les livres dont je lui avais parlé.

— Les voilà, mon garçon, lui dis-je. Lisez-les avec soin, puis venez m'en donner des nouvelles. Nous verrons ce qu'il y aura à faire.

Mes livres furent deux mois absents. Le jour où il me les rapporta je questionnai Rancour.

— Saperlotte, me dit-il, vous n'avez pas d'idée du changement que cette lecture a produit en moi. Je sais maintenant une foule de choses dont j'ignorais le premier mot. C'est tout un métier que j'ai appris. Cependant si je me mets au travail, j'aimerai à consulter souvent ces volumes.

— Rempportez-les. Ils vous ont appris un métier ; en travaillant vous en ferez un art, car je vois à votre langage que vous avez cet état à cœur.

Et Louis Rancour se mit à l'œuvre. Il commença par aller de porte en porte solliciter de l'ouvrage et obtint quelques pièces à réparer. Tout novice qu'il était aux yeux de chacun de nous il n'en était pas moins heureusement doué par la nature, et tout grossiers qu'eussent été les instruments dont il s'était servi jusque là, sa main et son coup d'œil n'en avaient pas moins acquis une dextérité et une justesse étonnante. Avec vingt piastres, je lui procurai les outils de première nécessité.

Au bout de six mois, j'entendis parler du luthier par la ville. On le disait expert, pas mal adroit du tout — et pour preuve l'on citait la clarinette du professeur de notre musique indépendante qu'il avait guérie d'un enrouement chronique ; la harpe de mademoiselle Clairvoix qu'il avait entièrement démontée, grattée vernissée, collée, et remise à neuf ; la guitare du petit barbier Champounet à laquelle il avait donné un son ravissant, sans compter qu'il avait fourni lui-même les cordes. Ceci me rappelle que l'un

des premiers soins de Rancour avait été de consacrer toutes ses recettes à augmenter son outillage, et qu'il commençait déjà à vendre les objets accessoires des instruments de musique, tels que cordes, archets, vis à violon, anches de clarinette, etc. On voit par là qu'il était bien l'homme de son état. Du reste, économe, il ne s'était rien acheté pour sa personne, pas même une cravate.

Au bout de deux ans, Rancour avait fortement ébranlé le public en sa faveur. On tenait encore pour Montréal, par-ci par-là, mais en partie par esprit de routine, et en partie parce qu'il existe (et il en existera toujours) des sots qui veulent que tout ce qui sort de chez eux soit mauvais.

Trois ans après notre première entrevue, le luthier avait une clientèle qui le faisait vivre à l'aise et son commerce allait en grandissant. Il s'était mis au complet. J'allai le voir, il me montra ses outils, ses appareils. Il avait tout étudié, et on peut dire tout approfondi dans son art. Les instruments à cordes, et à soufflet n'avaient plus de secrets pour lui. Ils les disloquait et les remettait à neuf que c'était merveille. Les pièces brisées à jamais ou qu'il fallait remplacer il les remplaçait de main sûre et faites de bons matériaux. Les essences de bois qui sont les plus propres à la construction de chaque pièce, il les connaissait ; il savait aussi quels procédés employer pour leur donner le degré de perfection de la grande fabrique.

Il avait confectionné des modèles servant à donner la forme nécessaire aux différentes parties du violon. Les âmes, les chevilles, les sillets, tout était fait et posé par lui à la perfection. Il avait composé des vernis splendides, selon les prescriptions les mieux étudiées ; le polissage de ses instruments était sans réplique ; les couleurs, depuis le noir fin jusqu'à la dorure et aux fantaisies que portent les grosses pièces, il les faisait et les appliquait de main de maître. Enfin son adresse et ses connaissances étaient remarquables, — sa clientèle ne pouvait qu'augmenter.

J'attendis mes vingt piastres pendant quatre ans. Il me les apporta, ainsi que les livres, en m'annonçant qu'il s'était procuré quelques nouveaux ouvrages qui traitent de son art et qu'il allait s'abonner à une Revue de France spécialement destinée à perfectionner la petite menuiserie, la marqueterie, la lutherie, et autres branches analogues. Je le félicitai de ses succès.

Depuis, mes rapports avec lui ont cessé, faute d'occasion de nous revoir ailleurs que dans la rue en simples passants.

— C'est un bon service que vous lui avez rendu-là, père Tranquille, et à notre ville aussi. C'est autant d'argent qui nous est resté.

— Mais oui ; mais oui ! Sans cela peut-être que le pauvre homme traînerait sa misère, comme autrefois. Il a su travailler. Il a montré du cœur. Il a fait peau neuve, tant mieux.

CHARLES AMEAU.

